



LA QUINZAINE LITTÉRAIRE

Jean José Marchand notre ami

Dans son « Journal en public » du 1^{er} avril 2011, Maurice Nadeau avait rendu hommage à Jean José Marchand décédé quelques semaines plus tôt. Il avait rappelé les passions de son ami et salué l'importance de son œuvre critique. Cette œuvre critique a fait l'objet d'une édition en quatre gros volumes dont plusieurs de nos collaborateurs se sont immédiatement emparés. Chacun d'eux souligne ce qu'elle a signifié pour lui.

JEAN JOSÉ MARCHAND ÉCRITS CRITIQUES

1941-2011

Édition établie, présentée et annotée par
Guillaume Louet

Éd. du **Félin** et Éd. Claire Paulhan, 4 vol. en coffret
+ index, 2 884 p., 120 €



Vol. 1 (1941-1948)

Front remarquablement haut et large, hugolien sous la tignasse calotte de moine de l'an mil, un vrai front de penseur ; yeux au regard franc et bien ajusté ; reste du visage d'une grande régularité, bouche sensuelle : le jeune homme nommé Jean José

Marchand photographié en 1940 à vingt ans, tel qu'il figure en quatrième de couverture de ce livre, est d'une beauté frappante qu'éclaire et rend sympathique un air d'imperceptible raillerie contenue, au demeurant sans arrogance.

Or, la chose est notable, tandis qu'il vagabondait soixante-dix ans plus tard à travers le capharnaüm de *La Quinzaine*, tirant sur de rares poils de barbe d'une main lasse, soulevant et humant les livres, le plus souvent silencieux, les traits de son visage structuré n'avaient que peu changé. Preuve d'une jeunesse maintenue presque intacte jusqu'à la toute fin. N'est-il donc pas étrange de lire sous sa plume, dans un numéro de l'hebdomadaire éphémère *Volontés de Ceux de la Résistance*, en date du 13 décembre 1944, à propos du charmant film de René Clair *Ma femme est une sorcière* tourné à Hollywood : « Ce film, c'est toute notre jeunesse qui s'éloigne avec la lente montée des États qui veulent imposer une seule philosophie et une seule vérité à tous les citoyens » ? Notre jeunesse enfuie ! Et il n'avait que vingt-quatre ans !

Sans doute Jean José Marchand s'est-il toujours senti vieux. Cela expliquerait l'assurance confondante avec laquelle, dès ses vingt ans, et pour les premiers articles qu'il publie sur la poésie dans la revue de Pierre Seghers qui porte ce titre, ou dans *Toutes aures* à Aix, où il était étudiant en histoire, et surtout dans *Confluences*, dont il sera un critique littéraire important jusqu'en 1944, il adopte un ton très particulier, non point de magister, ce serait outre-aidant, et sa modestie, qui est réelle, y répugne, mais de certitude en quelque sorte professionnelle. Il rend compte alors de romans, mais préférentiellement de poésie, et salue Verdet, Luc Estang, Eluard, et bon nombre d'auteurs moins connus dont il signale avec faveur ou condamne sans méchanceté excessive les efforts, comme un praticien chevronné, dont nous regrettons seulement que les citations qu'il invoque, en bien ou en mal, même si elles entraînent neuf fois sur

dix notre adhésion à ses thèses, ne soient pas accompagnées d'attendus explicites sur les raisons de ses verdicts (tel morceau est faible, manque de rythme, etc.).

Pourtant, le plus évident intérêt de ces textes de l'Occupation, outre la justesse esthétique exceptionnelle, chez un exégète aussi jeune, de la plupart des jugements portés, c'est l'art de l'allusion politique, où se glisse en filigrane l'esprit de résistance à Vichy. Mais c'est à partir de l'automne 1944, après la Libération de Paris, que l'écrivain donne toute sa mesure, à propos de Sartre notamment, ou de la poésie produite durant la guerre, ou de la littérature en général, dans la revue de Kléber Haedens *Le Magasin du Spectacle*, où paraissent des articles vraiment de haute tenue, ou dans maints quotidiens, *Franc-Tireur*, *Combat*... Puis, avec *Paru*, *Climats*, il élargit son champ, hors de toute proportion concevable aujourd'hui, au cinéma, à la critique d'art et, au moins dans le premier de ces deux domaines, celui que je connais le mieux, fait montre d'une compétence presque infailible d'amateur qui s'était bâti une culture exhaustive pendant les décennies muettes, où il voit à juste titre l'âge d'or du Septième Art.

Le résistant et individualiste dans l'âme Jean José Marchand était-il ce qu'il est convenu d'appeler un homme de gauche ? Hostile à tous les totalitarismes, admirateur du surréalisme mais aussi nostalgique en secret des temps mystiques où l'on pouvait croire à autre chose qu'à l'inutilité de tout, comment cet antistalinien, disciple innocent du nazi Heidegger, pour qui « l'homme est un être pour la mort », aurait-il pu se bercer de l'illusion des lendemains qui chantent et de la fraternité universelle ? Il penchait donc à droite, sans y tomber tout à fait cependant malgré son goût plus que risqué pour les romanciers Drieu La Rochelle et Rebatet.

Maurice Mourier



Vol. 2 (1948-1958)

Il y a une joie singulière à découvrir une érudition qui nous échappe, à s'épanouir soi-même au gré de la joie critique d'un autre. Car c'est bien ce que nous partageons en fin de compte : la volonté de puiser partout

et tout le temps matière à penser, se nourrissant de ce à quoi la chance et l'actualité nous confrontent dans un grand silence intérieur qui se doit d'être brisé et partagé. Jean José Marchand va toujours de l'avant, curieux, savant, généreux, caustique. Ce que résumait cette attitude pateline et narquoise lorsqu'il nous regardait et nous écoutait, glissant çà et là un bon mot avec cette ironie si singulière, toujours au bord de tout – des conversations, des tables, des livres, des gens. Nous retrouvons bien ce regard penché en même

temps qu'appuyé dans la profusion de ses articles, la curiosité diverse qui semble devoir infiniment nourrir un corpus hétéroclite et intimidant que nous ne savons trop comment appréhender.

Il faudra lire ces articles autrement que nous-mêmes, inventer des manières de sauts pour y circuler bien, sans étouffer. Bref, tenir ensemble un parcours synchronique qui nous fait retrouver certains des temps forts de la pensée d'un temps, et une lecture diachronique qui nous fait tenir ensemble, côte à côte en quelque sorte. Lire les articles de Jean José, c'est l'entendre, le mieux connaître, rassembler ce qui nous manquait lorsque nous partagions du temps, des impressions de lectures, des manières de penser divergentes et distantes, approfondir ce que nous avions de commun.

Approfondir. Tel pourrait être le leitmotiv de ces notes de lectures, commentaires politiques, positions esthétiques qu'il faut lire pêle-mêle, dans le désordre de leur propre chronologie. Ici, la guerre s'éloigne tout en demeurant omniprésente, la France regagne quelque chose, la politique s'immisce partout, le communisme inquiète, les écrivains occupent un espace si grand que nous nous en étonnons toujours... Et dans cette touffeur extrême il faut s'éclairer à soi-même le chemin. La grande affaire, Marchand le répète sans cesse, c'est de « choisir », élire ce en quoi nous plaçons notre esprit et notre vie, démêler ce que nous devons être. C'est en cela que l'érudition n'y est jamais vaine, que tout fait retour sur tout, que se trace une perspective intellectuelle véritable.

Le chemin que dessinent les articles écrits par Jean José Marchand entre 1948 et 1958 apparaît tout à la fois hasardeux et magistralement cohérent. Quitte à sembler un peu obsessionnel dans la première section qui rassemble les textes politiques – prises à parti, observations, commentaires sur des livres ou des contributions diverses – lorsqu'il répète sans cesse, non pas son anti-communisme, mais son refus des totalitarismes, son inépuisable énergie à en démonter les mécanismes, dénonçant « la monstrueuse oppression idéologique » subie par les intellectuels de l'époque. Ce discours de la réaction n'est pas réactionnaire pour autant. En témoignent des prises de position claires sur le colonialisme, la nuance de ce qu'il écrit de l'Indochine. Nous y sentons une intégrité qui remédie aux désaccords qui parfois nous séparent évidemment. Pourtant, malgré son engagement politique, Marchand ne parle finalement que d'autre chose, des mots qui nous portent et nous emportent, de la valeur de ce que nous pensons. Il nous dit quelque chose de la profusion.

Il y a dans ses articles un appétit, une diversité, une curiosité qui trouvent des formes et des lieux pour exister. Il parle ainsi, parfois avec une concision qu'il semblait devoir toujours creuser, d'une multitude d'œuvres et de sujets. Passant de Morin, Jaspers, Sartre, Merleau-Ponty, Aron ou Marx à la peinture byzantine ou aux arts premiers, de la psychanalyse à la peinture de Braque ou de Picasso, développant (dans la dernière section) un remarquable talent d'interviewer... Pourtant, ce qui nous marque demeure la volonté de mettre les livres toujours au centre,

d'y reconnaître quelque chose, d'en donner la valeur. Il était obsédé par la question de ce qui demeurera de notre époque présente, dont il a pris congé évidemment sans en rien savoir. Il donne ainsi de l'importance à des auteurs oubliés ou mineurs – Soubiran, Rebatet ou Bérence, Marceau, Merle ou Grenier –, nous faisant souvent sourire, pour revenir à des choses plus sérieuses qu'il voit très bien. Il reconnaîtra la « grande valeur » de Duras, la puissance de Faulkner, l'importance de Borges ou de Benn, les qualités de Bellow ou de Capote, défendra Hugo ou Melville, critiquera vertement Böll ou Jünger... La liste serait sans fin. Nous n'en conserverons que ces quelques lignes consacrées à *Malone meurt* en janvier 1952 : « Il en résulte une atmosphère extraordinaire, qui est bien celle du monde tel que la science nous le présente depuis Einstein, un monstre gélatineux où rien n'est dur, même pas les coups que l'on donne et que l'on reçoit, un univers qui fait penser à l'intérieur de certaines huîtres, gris, visqueux et cependant vivant »

Voici la vie qu'enregistrent les « sismographes précieux », ceux qui s'essayaient à lire vraiment.

Hugo Prudelle



Vol. 3 (1958-1982)

La période s'achève par les premiers articles parus dans *La Quinzaine littéraire*, qui est le dernier journal auquel il aura collaboré. Dans les années 2000, Jean José Marchand venait souvent aux séances du comité de rédaction. Il avait le bairnisme naturel et toujours un commentaire pour la beauté qu'il reconnaissait aux femmes. Il était avec elles comme avec les livres : amoureux, jamais distant, parfois un peu condescendant, épris de rareté. Il aimait d'ailleurs beaucoup les auteurs femmes, surtout celles d'autrefois, Marcelle Tinayre, Marceline Desbordes-Valmore, Renée Vivien. À la fin des années cinquante, il défend Christiane Rochefort, Christine Arnothy et Marguerite Duras avec autant de parti pris. Et il le fait dans un monde d'hommes, auprès des lecteurs du *Journal du Parlement* dans lequel il écrit régulièrement – de façon quasi hebdomadaire – de 1958 à 1961, avant de prendre le poste de chef du service cinéma de l'ORTF, où il restera jusqu'en 1976, fonction qui le passionne mais qui porte un coup d'arrêt à son activité intense de critique et d'éditorialiste.

Si l'on pouvait se demander, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, s'il était homme de gauche ou de droite, en 1958, on ne se pose plus la question. Il revendique son gaullisme et même s'il reconnaît à certains, Roger Stéphane et Maurice Clavel en particulier, la possibilité d'être des gaullistes de gauche, il affirme avoir accepté de se situer à droite, « parce que, écrit-il, je ne peux pas être à gauche et parce que cela fait tellement plaisir à mes amis de gauche. Au fond, c'est cela le gauchiste : il est à la recherche du droitier qui lui permettra d'écrire dans un bel article humaniste et rêveur : "la gauche pense..." ». Il faut lire ses éditoriaux politiques pour comprendre combien son rapport qu'il affirme comme « orthodoxe » au gaullisme constitue une conviction politique non exclusivement idéologique : hostile à Mendès-France et au socialisme, il se prononce pour l'extension des mutuelles et pour les soins pour tous à bas coût. Il est favorable à la libération de l'Algérie mais reconnaît l'apport pour son économie de la colo-

lisation. Il connaît bien la situation politique de différents pays d'Afrique, mais il a tendance à transporter les stéréotypes les plus criants à propos d'elle : critiquant du bout des lèvres Sékou-Touré, qu'il paraît admirer cependant, il écrit : « les Africains ont une fâcheuse tendance à vivre dans le présent... ».

Mais on pourrait s'interroger sur la possibilité de produire une critique vive – parfois puissante – sans stéréotype. Jean José Marchand est percutant, il est encore lisible aujourd'hui précisément parce qu'il ne recule pas devant le stéréotype. Il manie en particulier celui selon lequel la littérature de son temps va mal, qu'elle n'autorise l'émergence d'aucune œuvre notable, alors même qu'il peut voir la prescience de reconnaître d'emblée Claude Simon, Kateb Yacine ou Juan Goytisolo. Il loue certes dans le même temps quantité d'ouvrages qui forment le tout-venant de la production d'une époque, fond sur lequel se détache justement la littérature, mais le rôle du critique du contemporain n'est pas de faire un tri ou de proférer de vaines prédictions sur ce qui survivra. Il est bien plutôt de dire ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, sans prétendre à une quelconque objectivité. La liberté de ton de Jean José Marchand est là, dans sa partialité de lecteur qui rend ses choix intéressants parce qu'ils restent adossés à une subjectivité qui s'affirme. Cette liberté est d'autant plus remarquable que, pendant ces années, il écrit dans les organes destinés aux hommes politiques qui, apparemment, n'ont pas encore renoncé à lire ou à s'intéresser à la littérature à ce moment-là. Même s'il ne fait lire de la poésie que ce qu'il en cite dans ses articles, il fait lire les plus grands, Michaux, Saint-John Perse, Deguy, et ce n'est pas rien.

Traverser tant de saisons de livres, c'est comme vivre dans une maison où se sont accumulées les traces de plusieurs vies successives. Y cohabitent l'obsolète et le nouveau, l'usagé et l'éclatant. Chacun finit par y trouver un endroit familier, une place.

Tiphaine Samoyault



Vol. 4 (1982-2011)

Commençons par une blague qui l'aurait sans doute amusé et à laquelle il aurait trouvé une répartie, ce qui était sa spécialité. Il tient son *Journal de lecture* et évoque quelqu'un pour qui il a de la tendresse et une pointe d'admiration : « Vivant à Tulle, en Limousin, il connaît la province, il y a rencontré l'ambition et les passions de l'amour, il est donc mieux armé pour une telle tâche qu'un Parisien. »

Ne cherchez pas, il s'agit d'un écrivain, la littérature étant la seule vraie passion de Jean José Marchand. La littérature et les essais. Et l'histoire. Et les biographies, journaux (intimes ou pas), les pamphlets, la poésie, en somme tout ce qui se feuillette, tient dans une poche ou une sacoche, permet ensuite de discuter, de débattre ou de faire connaître. En effet, quand on lit ces écrits critiques qui couvrent les dernières années de son existence, celles qui nous donnaient le plaisir de le voir tous les quinze jours ou presque au comité, on est frappé par l'incroyable curiosité de cet homme, par sa rare capacité à rendre compte des textes et à donner envie de les lire. Il trouve l'angle, il trace des lignes, ouvre des perspectives. Il tient un journal de lectures et présente en un papier cinq ou six livres sur des

sujets très variés, romans et essais mêlés, mémoires aussi. Pas de ligne, au sens idéologique du terme. Jean José Marchand incarne l'esprit *Quinzaine littéraire* par excellence : ouverture d'esprit, respect et curiosité.

Dans tel compte-rendu, il explique ce que deviennent et deviendront les fameux corps intermédiaires dont on a souvent parlé, dans tel autre, c'est la place des religions au XXI^e siècle qu'il met en relief ou en question (texte consacré à *L'Ère du vide* de Gilles Lipovetski). Quand il traite d'un livre sur le XIX^e siècle, on découvre le ban et surtout l'arrière-ban d'un monde disparu. Gageons que Jean José Marchand connaissait de près tous les artistes rassemblés sur l'hommage à Delacroix de Fantin-Latour...

Mais l'homme, plutôt volubile en public, lorsqu'on prenait le temps de l'écouter, savait être laconique dans ses billets, notamment ceux qu'il donnait au *Bulletin critique du livre français* ou à *La Revue des revues*. La formule fait souvent mouche sans être pour autant d'une méchanceté féroce. Il préfère l'ironie, le trait goguenard, le coup de patte. On imagine le trio qu'il formait avec Maurice Nadeau et Pascal Pia, aussi érudits que lui, et jamais dupes. Un haussement d'épaule ou un sourire suffisent. Ce qui n'empêche pas certains passages très drôles comme ce paragraphe sur la correspondance entre Montherlant et Peyrefitte et leur obsession commune, dans *La Quinzaine* du 1^{er} décembre 1983. Un peu avant, le 1^{er} octobre 1982, Montherlant est déjà habillé pour l'hiver (à venir), à propos du *Montherlant sans masque* de Pierre Sipriot : « Avec ce livre capital (...) est posé pour la première fois l'étonnant problème psychologique d'un homme qui a passé sa vie à mentir alors qu'il n'avait rien à dissimuler. » Antoine Albalat, que Pia citait comme une source sûre mais que Marchand jugeait médiocre, est lu comme un « mémorialiste naïf », un « Saint-Simon pédant et bêta ». Michel Tournier écrit *Jeanne et Gilles* « dans le style de Joseph Prudhomme » mais Marchand se garde de trop critiquer Aragon : « Taisons-nous enfin, puisqu'il n'y a que les hyènes qui s'attaquent aux cadavres. »

Notre auteur est constamment attentif aux détails, à ce qui fait la qualité d'une publication, comme en témoigne sa vive critique de *Roman* de Polanski. Parfois il compare les éditions, comme c'est le cas pour *Spleen* en *Corrèze* de Denis Tillinac. Si l'on ne doute pas un instant qu'il aime des œuvres, des écrivains, et en déteste d'autres, ce genre de travail montre son équanimité. Marchand rend justice à chacun, ne parle jamais en vain d'un livre. Après l'avoir lu, on a envie de se ruer sur les *Mémoires* d'Alexandre Wat, communiste polonais qui a plus souffert des persécutions stalinienne que du régime des colonels polonais de l'entre-deux-guerres (qui en doutait d'ailleurs ?). On veut lire ou relire tout le *Journal* des Goncourt dont il note assez justement qu'il a fait la gloire de ce duo plus que tous leurs romans réunis. Les parallèles qu'il établit dans l'article sur la parution de ce *Journal* dans la collection « Bouquins » sont faussement gentils : l'écriture fin de siècle, esthétisante, est reliée à celle de Lacan, voire de Barthes, pour qui Jean José Marchand ne semble pas éprouver une grande admiration.

On n'a pas envie de quitter ce gros volume, ni les trois autres qui constituent cet ensemble unique. Jean José Marchand qui a rencontré, interviewé et filmé les plus grands écrivains du siècle était aussi un historien des idées, de la culture et un homme qui savait transmettre. Les pages de ce volume en témoignent.

Norbert Czarny